Publication de la  société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS,

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX
DES PEUPLES DE L'EUROPE ORIENTALE,
PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé. . .	10 c.	Pour la province et l'étranger :	
Pour Paris :			
Trois mois.	1 fr. 25	Trois mois.	2 fr. 50 c.
Six mois.	2 50	Six mois.	5
Un an.	5 »	Un an.	10

On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris.

La Pologne s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressés à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'École de Médecine, à Paris.

3e Année.— Numéro 10. — 10 Mars 1850.

Les élections en France

CE QU'ELLES SONT ET CE QU'ELLES DEVRAIENT ÊTRE

OU

DE LA SIGNIFICATION EUROPÉENNE DU PARLEMENT FRANÇAIS.

Le moment est solennel ! Les deux millions de baïonnettes monarchiques que l'Europe, sous prétexte de la question suisse, tient aujourd'hui tournées vers la France, semblent n'attendre pour agir que le résultat des élections du 10 mars. Ces élections ont donc un caractère essentiellement européen. Ce qui leur donne ce caractère, c'est l'attente à la fois des peuples et des rois. Il y a donc là de quoi satisfaire, du moins pour un instant, l'ambition de la France, qui aspire à devenir, sous quelque forme que ce soit, le centre de la république universelle ou de la grande association libre des peuples civilisés.

Certes notre pays a plus d'un titre pour prétendre à cette magistrature sur le monde. N'est-il pas le seul pays de l'Europe où le vote universel fonctionne sur une vaste échelle avec une régularité parfaite ? Ce seul fait donne à la France une position admirable, en même temps qu'une immense mission. Oui, la France peut devenir le point de ralliement, le centre de gravitation de toutes les nationalités, de toutes les idées libérales et progressives du genre humain. Cette situation, ce n'est pas elle qui l'usurpe : ce sont les peuples, ce sont les rois eux-mêmes qui la lui donnent, malgré tout ce qu'elle semble faire pour s'y dérober.

En effet, l'Europe ne demeure-t-elle pas obstinément divisée en deux corps qui se sont choisi pour têtes, l'un Pétersbourg, l'autre Paris ? Il n'y a donc rien de plus facile pour la France que d'exercer réellement la magistrature universelle à laquelle elle aspire. Pour cela elle n'a qu'une chose à faire : déployer franchement le drapeau des nationalités ; les proclamer comme base de la reconstitution de l'équilibre européen, établi non plus sur l'antagonisme, mais sur la fédération et sur les attractions naturelles, destinées à remplacer les liens factices et violents des états.

Mais par quelle voie la France pourrait-elle inaugurer cette politique nouvelle ? La seule voie capable d'inspirer la confiance serait celle de son parlement. Pour faire de Paris un Forum véritable de tous les intérêts nationaux du monde civilisé, il faudrait que les représentants de la France s'élevassent à la dignité de représentants de l'Europe entière, et de tous ses intérêts, anglais, allemand, slave, hongrois, turc, italien, intérêts si diversement ramifiés, si difficiles à débrouiller, mais qui n'en sont pas moins les éléments indispensables et la condition *sine quâ non* de la future république universelle, qu'on rêve aux bords de la Seine.

Or, pour qu'il en fût ainsi, que faudrait-il ? Évidemment il faudrait faire trève à toutes les exclusions de parti, et aux préoccupations de système. Il faudrait mettre la question d'existence et de dignité à l'extérieur plus haut que les questions de réforme et d'organisation au-dedans. Enfin, pour arriver à une proposition pratique, que devrait faire notre parlement, aujourd'hui surtout que la France, pour sauver son honneur et son indépendance contre la nouvelle coalition de ses éternels ennemis, n'a plus d'autre ressource que de mettre un peu tard ses canons au service de ses principes? Ce que notre parlement devrait faire, ce serait de donner aux questions de politique extérieure autant d'importance qu'en ont les questions de politique intérieure.

La Constituante de 1848 avait senti le besoin de donner à ses débats ce caractère humanitaire. Pour relever le nom de

la France elle avait constitué dans son sein, à l'issue des journées de juin, un comité des affaires étrangères de soixante membres, dont chacun avait pris sa spécialité : l'un se chargeait de surveiller la marche des affaires d'Espagne, l'autre celles de l'Angleterre, celui-ci devait porter la parole pour l'Allemagne, celui-là pour la Slavie. C'était une idée excellente; il n'y manquait que de la mettre sérieusement en pratique, c'est à dire il n'y manquait que les hommes. A qui la faute, si les hommes manquaient pour une œuvre si belle? Nous ne balançons pas à répondre que c'est la faute des électeurs, par conséquent la faute de la France tout entière. Malgré la frivolité et la présomption naturelle au caractère français, il y a dans la presse parisienne assez d'écrivains qui, par le besoin de se faire une position, approfondissent des questions étrangères, et tâchent de s'en rendre les organes spéciaux parmi nous. Pourquoi n'encourage-t-on pas leurs efforts? Pourquoi, quand ils ont réussi à gagner la confiance publique et à pondérer dans une exacte mesure les exigences de l'intérêt français avec celles des intérêts extérieurs, dont ils se sont faits les défenseurs dans notre pays, pourquoi alors ne pas les récompenser en les envoyant à la Chambre?

Pour notre part, nous n'exigerions pas qu'un pareil représentant se fût mêlé d'une manière active aux agitations et aux luttes intérieures des partis. Il nous suffirait qu'il éclairât avec impartialité ses collègues sur les tendances et les faits lointains qu'ils ignorent; et qu'incapable de voter une bassesse, il représentât dans toutes ses paroles la dignité de la France au dehors, sous quelque drapeau que ce soit. Mais si l'état d'irritation où sont arrivés les partis devait leur faire taxer d'indifférence une telle conduite, alors pourquoi les deux camps qui divisent la France ne chercheraient-ils pas à avoir chacun ses hommes spéciaux, pour représenter à son point de vue les grands intérêts de la politique extérieure de la France? Dans cette portion de la presse désignée du sobriquet de rouge, il y a des esprits ardents qui ont étudié à fond les affaires slaves, italiennes et autres. Pourquoi parmi les nombreux candidats démocrates à élire, n'en trouve-t-on pas un seul qui ait été recommandé aux électeurs pour services rendus à la politique extérieure du pays? Les conservateurs ont-ils, sous ce rapport, une conduite plus large et plus européenne que leurs rivaux? Nullement. Néanmoins il leur serait plus aisé qu'aux radicaux de se faire écouter, et même obéir, en traitant les questions étrangères à leur point de vue restreint du respect et du maintien des traités de 1815. Pourquoi les uns et les autres ne se choisissent-ils pas pour ces grands débats champions respectifs? Présentées sous deux points de vue si divers, les mêmes questions ne feraient que gagner en clarté.

Si les comités électoraux de toutes les nuances consentaient à entrer dans cette voie d'un cosmopolisme vraiment national, alors on verrait bientôt la politique de la France inspirer aux peuples étrangers le respect et la confiance qu'ils se sont vus contraints de lui retirer. Alors toutes les nations deviendraient attentives aux débats de notre parlement, qui s'en iraient retentir d'un bout de l'Europe à l'autre. Alors la diplomatie dévoilée perdrait ses secrets et son poison. Les gouvernements les plus absolus seraient obligés d'avouer et de justifier leurs plans. Ils devraient, par leurs ambassadeurs, répondre aux griefs de leurs peuples, portés publiquement, par leurs défenseurs spéciaux, à notre tribune française, qui deviendrait ainsi la tribune des nations.

Voilà comment la république universelle, ou l'association générale des peuples, peut commencer à s'établir. Sinon, on n'arrivera qu'à une restauration de tous les vieux monopoles et à une consolidation définitive de la monarchie universelle moscovite.

La question poznanienne

APPRÉCIÉE PAR LES ALLEMANDS.

A chaque nouvelle complication du drame européen reparaît dans toute sa frappante vérité la prophétie de J. J. Rousseau, que les grandes puissances pourront bien dévorer la Pologne, mais qu'elles ne la digéreront pas. On affecte à Berlin de considérer comme un fait accompli le nouveau démembrement du grand-duché de Pozen, cette spoliation dans une spoliation; et l'on décrète avec un front impassible le mode d'incorporation de la Poznanie à l'Allemagne. Mais voilà que des obstacles inattendus viennent contrecarrer les plans *patriotiques* du cabinet. L'intérêt matériel, mobile si puissant sur les consciences allemandes, fait tout à coup sentir l'urgence d'une Poznanie, administrativement séparée du reste de la Prusse. La bourgeoisie et les ouvriers allemands du grand-duché ont aperçu dans le démembrement la ruine de leur commerce et de leurs industries, et ils s'y opposent de toutes leurs forces.

Leurs pétitions, qui affluent à Berlin, sont pleines de malédictions contre ceux des membres ultra-teutons de l'Assemblée nationale qui ont poussé le cabinet à ce malencontreux projet. Le journal allemand de Pozen attaque lui-même avec violence le comité teuto-poznanien de la *Fraternité allemande* (*Deutsche verbrüderung*), qui a eu la folie de pousser à cette mesure extrême, et qu'il regarde comme le principal moteur du décret. Il prouve que cette société est aux trois quarts composée d'employés étrangers au grand-duché, indifférents à ses intérêts locaux, et qui n'ont qu'un seul but, se ménager les plus faciles, les plus rapides communications avec leurs patrons de Berlin, ou, en d'autres termes, centraliser. De pareils hommes sont incompétents dans la question; et si on la vidait de la manière qu'ils demandent, on réduirait tous les propriétaires du sol *à la misère*, et tous les industriels *à la banqueroute*.

Il n'est pas jusqu'à l'Etat lui-même qui n'en éprouverait des dommages sensibles. Le démembrement triplerait les frais d'administration : car dans toutes les localités polonaises, qui jusqu'alors se suffisaient à elles-mêmes, il faudrait organiser contre le pays un nouveau personnel d'agents, pos-

sédant à la fois les deux langues, et dont l'entretien nécessiterait des dépenses énormes. Ainsi parle le journal allemand de Pozen. « On voit, ajoute la *Gazeta polska*, après l'avoir cité, que là où il s'agit de leur propre intérêt et de leur bourse, les Allemands savent très bien comprendre ce qui est juste. »

Furieux de ces difficultés imprévues, les journaux prussiens ont recours à l'injure et à toutes sortes de calomnies, pour prouver la nécessité d'en finir à tout prix avec le polonisme. La *Gazette constitutionnelle*, la *Réforme* et tous les organes conservateurs adressent des reproches sanglants aux membres polonais de la diète pour leur radicalisme obstiné, et notamment pour la résistance qu'ils opposent à la formation d'une chambre des pairs prussienne, cette unique base possible de consolidation de la Prusse et de l'Allemagne entière comme puissance politique. Puisqu'ils ne veulent pas devenir Allemands, il faut bien que les Polonais soient des anarchistes, des ennemis de l'ordre, des barbares, en conspiration permanente contre tous les pouvoirs réguliers.

Puis ces mêmes journaux, affectant une impartialité toute germanique, s'inclinent hypocritement devant les grands souvenirs que rappelle le nom Polonais. Ils reconnaissent que l'ancienne Pologne poursuivait un sublime idéal de liberté et de civilisation; mais ils s'en autorisent pour la déclarer impossible et non pratique. Cependant afin d'empêcher la réalisation de ce rêve censé impossible, la Prusse a dû sacrifier en 1848 l'élite de son armée, dans une guerre qui lui a coûté, d'après les calculs officiels, 5 millions 326 mille thalers, tandis qu'il n'y en a eu qu'un million cent mille d'employés pour toute la guerre du Schleswig, durant cette même année. Tout cela n'empêche pas les patriotes allemands de traiter la nationalité polonaise de rêve et de chimère, oubliant que leur *pangermanie* est mille fois plus chimérique. Car ce prétendu rêve possède, en face de la Prusse, une langue à lui, une religion à lui, un clergé, une noblesse, des milliers de paysans libres, et dans toutes les villes et campagnes de la Silésie, de la Poméranie, de la Saxe, des masses de prolétaires affamés, ses enfants d'adoption, prêts à obéir à son moindre signal. Voilà la chimère polonaise!

En outre la France, l'Italie, l'Europe occidentale entière soutiendront toujours la Pologne contre le germanisme. La France a dans tous les Slaves libres ses alliés naturels et permanents; tandis qu'avec l'Allemagne dont tous les intérêts sont contraires aux siens, elle ne pourra jamais contracter que des alliances passagères. Tous ces appuis fussent-ils même impuissants pour sauver de sa ruine la nationalité polonaise; ce serait encore une haute imprudence de pousser par le désespoir les Poznaniens dans les bras de la Russie, comme dans le seul refuge qui leur reste encore ouvert contre le germanisme. Car, malheur à l'Europe, et surtout malheur à l'Allemagne, le jour où polonais et russe deviendraient deux mots synonimes!

Etat de la presse slave en Autriche.

A cette époque de tempête et de renouvellement de l'Europe, que peut offrir la littérature en Slavie, autre chose que des pamphlets politiques, des attaques passionnées des partis les uns contre les autres? C'est donc dans les journaux qu'il faut chercher l'expression actuelle de l'esprit slave, et ses tendances politiques. Parmi les organes des Slaves autrichiens, nous mentionnerons ici les plus importants.

En tête de cette littérature militante il faut placer le journal quotidien de Havlitchek (Narodni Noviny), organe des démocrates monarchistes de la Bohême. On sait que malgré son dévouement à la maison de Habsbourg, Havlitchek professe, en fait de doctrines philosophiques et sociales, les opinions les plus avancées. C'est ce qui l'a fait, à plusieurs reprises, emprisonner, punir par des amendes; et enfin, on en est venu jusqu'à lui interdire tout à fait la continuation de son journal. La *Feuille du soir* (*Vetcherni List*), autre organe du libéralisme Tchekh, dont les rédacteurs successifs ont également subi de nombreuses arrestations et autres peines, aspire à prendre la place vacante laissée par Havlitchek. Généralement en Bohême l'esprit du peuple est tellement mûr pour l'émancipation, qu'il n'y a que les feuilles de l'opposition qui aient des chances de succès. Ainsi les *Prajske Novine*, malgré leur excellente rédaction, ne comptent pas cent abonnés, parce qu'elles sont ministérielles.

Les publications et revues tcheques non politiques sont innombrables. Mais la première de toutes est le *Tchasopis-Tcheskeho Museum*, le plus ancien, le plus volumineux et à la fois le plus intéressant recueil actuellement existant en langue bohême. Le *Messager de Budetch* (*Posel z Budtche*) est une revue scientifique très-estimée, capable de rivaliser avec les plus savants recueils du même genre en Allemagne, et que publie à ses frais la société dite de *Budetch*, nom d'une localité voisine de Prague, où le Mythe affirme que Libucha et ses deux sœurs furent élevées par les génies même du ciel dans la plus ancienne et la plus divine de toutes les écoles slaves.

Moins féconde et bien moins avancée au point de vue scientifique que la littérature bohême, celle des Iugo-Slaves offre en retour une bien plus grande indépendance politique et un type national bien plus pur, bien plus hardiment prononcé. Mais par une singulière anomalie, et comme pour prouver que l'énergie civique marche souvent chez les peuples en sens inverse de l'énergie littéraire, des trois branches nationales entées sur la souche iugo-slave, c'est la plus puissante militairement comme moralement, c'est la branche serbe qui possède à cette heure le moins d'organes de sa pensée. La guerre maghyare, puis à sa suite le baillon autrichien ont successivement étouffé toutes les voix patriotiques serbes qui, de 1830 à 1849, s'étaient fait entendre à Karlovits, à Novi-Sad, dans toute la Slavonie et à Pesth même. A l'entrée de 1850, il ne se publiait plus en serbe que le *Pozornik*, moniteur du gouvernement, que le peuple a étouffé à son tour sous son mépris. Il a dû cesser par le

manque absolu de lecteurs. Et aujourd'hui les Serbes, de plus en plus étrangers à l'Autriche, ne reçoivent plus l'impulsion et le mot d'ordre que de leurs frères de la principauté de Serbie.

Mieux pourvue littérairement que la voïevodie serbe, la Croatie, outre une foule de publications locales, compte trois journaux quotidiens : l'enthousiaste et brillant *Slavenski iug*, parfaite expression du slavisme méridional, qui vient d'être suspendu et dénoncé à toute l'Autriche comme révolutionnaire; la *Süd-Slawische zeitung*, fondée et en partie rédigée par le poète-philosophe de la Croatie, Demeter; et enfin la feuille des *Narodne novine*, la plus ancienne de toutes, mais qui a eu le malheur, depuis quelque temps, de devenir journal officiel, malgré que son rédacteur en chef, le célèbre Gaï, ait été le premier promoteur de l'illyrisme en Autriche.

Annexe nationale du royaume Croato-Slavonien, la Dalmatie suit pas à pas les mouvements du corps au quel elle est attachée. La Dalmatie a elle aussi son *aurore* (*Zora Dalmatinska*), qui paraît à Zara depuis 1846, et qui s'efforce par tous les moyens de dégager les mœurs, les souvenirs, la vie entière des Slaves maritimes, du nuage épais et sombre où les retient l'influence italienne. Ce que font les patriotes slaves ou *morlaks* de la Primorée, vis-à-vis des Italiens, la troisième branche de la nationalité illyrienne, celle des Slovènes, en Carniole, Styrie et Carinthie, le fait de son côté vis-à-vis des Allemands, dont l'influence également les déborde. Parmi les organes périodiques slovènes, se distinguent deux feuilles publiées à Laibach; l'une hebdomadaire (*novice*), du docteur Bleiweis, et qui en est à sa 8e année, l'autre (*slovenia*) qui paraît deux fois par semaine. A Cilli s'imprime aussi depuis janvier 1850, une *Abeille Slovène*. (Slovenska Tchbela), rédigée par Drobnitj dans un but très-patriotique.

Nous ne citerons pas ici les journaux polonais de Galicie, qui se meuvent dans un autre cercle que le cercle autrichien, et qui ont de plus en plus à s'en féliciter. En résumé nous devons avouer que tous ces journaux, tant Tchekhs que Iugo-Slaves, manquent d'encouragements et d'élan. L'aristocratie germanisée les dédaigne, et le peuple appauvri a peine à les soutenir. Aussi n'est-ce pas par l'état actuel de leurs journaux qu'il faut juger de l'avenir des Slaves.

NOUVELLES.

POLOGNE.

Les élections poznaniennes pour le congrès d'Erfurt ont été à peu près les mêmes que celles pour l'ancien congrès de Francfort. Il est donc probable qu'elles amèneront les mêmes résultats négatifs pour l'Allemagne.

— Les journaux allemands n'ont pas manqué de signaler à l'Europe comme une preuve à la fois d'intolérance et d'anarchie de la part des Polonais, les démarches faites par ceux de Cracovie, pour obtenir que le séjour dans l'intérieur de leur ville fût interdit aux juifs qui en habitent les faubourgs. En effet, la pétition et la députation qui l'a portée à Vienne, ont été envoyées par les deux corporations des marchands et des ouvriers de la ville, contrairement à l'avis du conseil municipal. Aussi, le ministre leur a-t-il répondu par un refus. Sur ce point comme sur tant d'autres, on oublie trop à quels tiraillements de chaque jour est exposée sur son propre sol la nationalité polonaise, sans cesse balottée entre les corporations allemandes des villes, et la caste des petits marchands, cabaretiers et usuriers juifs des campagnes, obstinés à vivre comme des étrangers sur le sol qui les enrichit.

TURQUIE, SERBIE ET GRÈCE.

Les nouvelles de Turquie sont moins alarmantes qu'on pourrait s'y attendre. Les Slaves y voient clair sur les plans de la Russie; ils se le feront dire plus d'une fois avant de s'insurger contre un gouvernement, qui, l'appela-t-on même despotique, est encore bien moins dangereux pour eux que celui de l'autocrate. Car ils espèrent le transformer et se l'approprier jusqu'à un certain point, avec le temps; ce qui leur serait impossible en suivant le drapeau moscovite.

— Le consul russe à Belgrad, M. Levchin, donne fréquemment à ses partisans de grands dîners, où des toasts sont portés au *dictateur du monde*, à l'empire slave universel! Au nouveau royaume Serbe, réunissant tous les Iugo-Slaves sous le patronage éternel de la race de Romanof! Mais le parti national soutenu par Elie Garachanine, et à ce qu'on assure par Voutchitj lui-même, exprime hautement son dégoût pour ces serviles complots. Ce parti, où s'est enrolée toute la jeunesse, affecte de fuir les salons de M. Levchin, et inonde au contraire ceux du consul français, qui malheureusement ne répond pas à ces démonstrations avec l'empressement qu'on aurait droit d'attendre.

— Quant au prince de Serbie, sa conduite inspire au sultan une telle confiance, qu'à la mort du vieux pacha de Belgrad, Hassan, décédé le 27 janvier dernier, la Porte n'a pas balancé à remettre entre les mains du prince Alexandre, la forteresse et sa garnison. Cette nouvelle preuve de confiance sera, espérons-le, un pas de plus vers cette fédération slavoturque qui peut seule prolonger l'existence de l'empire du Croissant.

— Les Grecs seuls, traités comme ils le sont par l'Angleterre, écoutent de toutes leurs oreilles les suggessions de la Russie, qui ne leur promet rien moins que l'héritage complet de l'empire d'Orient. Les Hellènes enthousiastes et crédules se laissent prendre à ces illusions, comme le prouve la popularité du dythirambe que vient de lancer le poète Soutzo :

« Courage, frères Hellènes! il y a un Dieu au ciel, et la terre n'a pas été abandonnée à la tyrannie comme la mer à la Grande-Bretagne. Confiance, amis, le corps diplomatique à Athènes, comme à Constantinople, s'agite en notre faveur. Voici l'empereur Nicolas, soulevant sa massue herculéenne, prêt à frapper l'Ottoman. Grecs de l'Hellade turque, préparez-vous: Cent mille Grecs libres vont remonter la Thessalie et l'Epire, prenant pour remparts l'Olympe et le Pinde. L'Anglais portera-t-il là haut ses vaisseaux et ses vapeurs pour arrêter notre marche? Le Turc, ayant les Russes sur les bras du côté du Danube, pourra-t-il se tourner pour nous faire face?

« Citoyens de la Grèce libre, les Anglais nous forcent de devenir autant d'Alexandres pour trancher ce nœud gordien, cette immense question d'Orient. Recommençons la guerre sainte, et que toute la nation devienne une armée! Puissions-nous, sous les auspices de la France, de l'Autriche et de l'Allemagne, ressusciter l'empire du grand Constantin, nous remettre en possession de la grande Grèce occidentale, depuis l'Eurotas jusqu'à l'Istrie, et de la grande Grèce orientale, depuis le Nil jusqu'à l'Euxin, ayant trois capitales : Athènes, le siége des lumières, Constantinople, le siége du gouvernement, Jérusalem, le siége de la religion!... »

Quand on pense que de pareilles rêveries sont prises au sérieux par les trois ou quatre millions d'hommes qui parlent l'idiome grec, on ne peut s'empêcher de croire que l'Orient est à la veille d'un grand bouleversement.

CYPRIEN ROBERT.

Montmartre; — Imp. PILLOY frères et comp., boulevard Pigale, 48.